



Le scélérat, soutenu par deux valets, obéit.

« Ces endiablés viennent de la frontière, où ils ont, paraît-il, de nombreux camarades, et se sont mis à votre recherche.

— Pourquoi ? fit Mandrin.

— Pour s'enrôler dans votre compagnie. Ils m'ont demandé où vous étiez.

— Et tu leur as répondu ?

— Que je l'ignorais.

— Très bien.

— C'était tout au moins la moitié de la vérité ; car si je savais que vous étiez à la baume de Viviers, cependant j'ignorais où cette baume se trouve. Ils m'ont répliqué que les pâtres et les bûcherons pourraient me renseigner, et m'ont ordonné de me rendre auprès de vous, de vous informer de leurs intentions et de vous prier de les venir voir à mon auberge.

— Quelle plaisanterie ! fit Mandrin.

— C'est si peu une plaisanterie, capitaine, que si demain avant midi vous ne vous trouvez pas chez moi, mon fils et mon mari sont deux hommes morts.

— Voilà de singulières gens. Pourquoi ne sont-ils pas venus eux-mêmes ?

— Parce qu'ils sont convaincus que vous n'êtes pas loin de l'auberge, que je connais votre retraite, et, d'autre part, qu'ils craignent d'être pris par vous pour des espions.

— C'est assez juste. Voyons, que penses-tu d'eux ? De quoi te font-ils l'effet ?

— Capitaine, je vous avouerai qu'ils ont plutôt l'air de bandits que d'honnêtes contrebandiers.

Mandrin sourit.

— Tu as peur ? reprit-il.

— Oui, capitaine. Cependant, placés sous vos ordres, peut-être se conduiraient-ils bien. Ils ne parlent de vous qu'avec admiration et affirment que beaucoup de leurs camarades partagent leurs sentiments et leurs intentions.

— Ce sont des mouches de la forme.

— Capitaine, s'écria la Magès avec véhémence, je ne le crois pas ! C'est tout ce que vous voudrez, mais pas cela. Si vous voyiez quelles mines farouches ! Des mouches habitent les villes, et à leur teint on croirait qu'ils reviennent de chez les Sarrasins.

L'accent sincère de la Magès finit par convaincre Mandrin. Sa curiosité s'éveilla ; d'ailleurs il aimait à grossir sa bande.

— Eh bien ! nous verrons cela, dit-il.

— Vous viendrez ? demanda la femme avec anxiété.

— Je ne dis pas non ; je vais en parler à mes lieutenants. Assieds-toi dans un coin et attends mes ordres.

Le capitaine rejoignit le groupe dont nous avons parlé, et dans lequel se trouvaient Perrinet, Fleuret et Claude. Mais comme il leur faisait part de la proposition de la femme Magès les cris : Alarme ! alarme ! retentirent soudain à l'entrée de la grotte.

A ces cris Mandrin courut à la première sentinelle.

— Qu'y a-t-il ?

— Je n'en sais rien, capitaine

Il s'avança au delà de la roche et des broussailles qui masquaient l'entrée et rencontra un de ses hommes qui, tout essoufflé, lui apprit qu'une compagnie de la maréchaussée et quantité de paysans armés de haches et de faux étaient assemblés au pied de la montagne de la Baume et semblaient délibérer s'ils donneraient l'assaut.

— Voyons-les, répondit Mandrin.

Descendant alors, en se dérochant de rocher en rocher, il atteignit un endroit où d'étroits sentiers serpentaient sur les flancs escarpés de la montagne, et il aperçut à douze cents pieds de là environ un rassemblement d'hommes armés dont les intentions n'étaient pas douteuses.

— Reste là, mon ami, dit-il à son compagnon. Tu vas voir ces imbéciles monter, puis tu les verras redescendre.

En achevant ces mots, il regagna rapidement la grotte et y donna des ordres. Déjà toute la bande était sous les armes.

— Mes enfants, leur dit-il, je n'ai pas besoin de tant de monde ; vingt d'entre vous me suffiront ; mais il me faut des bras robustes. Voyons, les hercules, les lutteurs, hors des rangs !

Trente individus se présentèrent. Mandrin en choisit vingt et les emmena, laissant la garde des grottes à ses lieutenants.

Lorsqu'ils furent dehors, il leur dit :

— Vous allez me choisir des fragments de roches et les rouler jusqu'aux sentiers qui conduisent chez nous. Vous savez ce qu'ensuite vous en devez faire ?

— Compris, capitaine! s'écria l'un d'eux au milieu des éclats de rire de ses camarades.

Aussitôt, avec un entrain admirable, les vingt bandits roulèrent d'énormes pierres jusqu'au point où Mandrin s'était arrêté pour reconnaître l'ennemi.

Déjà gendarmes et paysans gravissaient les pentes de la baume; les soldats de la maréchaussée marchaient les premiers avec une aveugle résolution.

Ils étaient bien une centaine.

D'où cette inspiration fatale leur était-elle venue? Peut-être le saurons-nous plus tard. Ils s'avançaient sur plusieurs files, s'aidant parfois des arbustes ou des saillies du rocher lorsque leurs pieds glissaient sur les herbes desséchées.

Lorsqu'ils furent à moitié chemin environ, le capitaine se leva et dit ce seul mot :

— Allez!...

Au même instant une avalanche de rochers roula sur les assaillants.

Vingt projectiles, suivis de vingt autres bondirent dans les sentiers, broyant les jambes et les poitrines des soldats, et, par-dessus leurs victimes, allant, foudroyantes, irrésistibles, répandre la terreur jusque dans la vallée. Aux hurlements de douleur et d'effroi qui montaient vers eux, les bandits répondirent par une troisième avalanche de pierres et des cris de triomphe.

Ce fut la déroute pour les assiégeants.

Une douzaine de morts et de blessés restaient sur le champ de bataille et, sans l'intrépidité des gendarmes, ces malheureux eussent été abandonnés à la cruauté des bandits. Tous les blessés furent enlevés, malgré les coups de feu d'excellents tireurs.

Mandrin, se tournant alors vers ses compagnons :

— En voilà pour longtemps, dit-il, avant que l'envie leur reprenne de nous faire visite.

Il laissa quatre ou cinq de ses hommes en surveillance et remonta vers la baume. Son insouciance n'était qu'apparente; au fond il était très inquiet. Cette attaque était la première; mais il devait s'attendre à d'autres plus sérieuses, et il prévoyait que dans un délai prochain il serait obligé de quitter ces magnifiques grottes de Lar-

gentière qui lui offraient un séjour si commode et où il comptait attendre les grandes foires d'automne.

Ainsi songeant, il se trouva tout à coup à l'entrée de la première grotte. La sentinelle qui s'y trouvait d'habitude avait quitté son poste, et à sa place une main audacieuse avait accroché à un piquet l'avis manuscrit suivant :

« Nous, seigneur de Boure de Brison, seigneur et châtelain de l'Argentière, intendant du Vivarais, etc, etc., informons les municipaux qui relèvent de notre autorité qu'en conséquence des ordres du roi, qui nous ont été adressés par M. le comte d'Argenson, il est défendu aux habitants des bourgs et villages de cette province de donner asile aux contrebandiers et de les favoriser en quelque manière que ce puisse être, leur enjoignant au contraire de sonner le tocsin lorsqu'ils approchent de quelque lieu et de leur courre sus comme à des ennemis de l'État et des perturbateurs de la paix publique.

« Nous devons vous prévenir aussi que des ordres ont été donnés aux troupes du roi pour suivre les bandes de Mandrin partout où elles iront dans le royaume. Aussi, si ces troupes passent dans votre territoire, vous aurez soin de leur faire fournir, en payant, les vivres dont elles auront besoin et tous les secours qui leur seront nécessaires; mais le logement doit être fourni gratis.

« Nous vous informons en outre qu'une somme de dix mille livres sera la récompense de celui ou ceux qui auront livré à la justice ou mis à mort le nommé Mandrin, Louis, né à Saint-Étienne-de-Saint-Geoirs, en Dauphiné, condamné par contumace à la peine capitale par le parlement de Grenoble et évadé des prisons de cette ville. »

A peine avait-il jeté les yeux sur ce placard, Mandrin, surpris de l'audace inaccoutumée de ses ennemis, sonda du regard les buissons et les cavernes dont il était entouré.

Il pressentait un danger nouveau et imminent.

Arrêtant d'un geste ceux qui le suivaient et leur commandant le silence, il s'avança à pas de loup vers l'entrée de la grotte et écouta.

Ne percevant aucun bruit suspect, ils'engageait, l'arme au poing

dans le couloir obscur dont nous avons parlé, quand ses pieds se heurtèrent à un obstacle imprévu.

Le passage était barré.

— Qui va là ? fit une voix de l'intérieur.

— Ton capitaine, répondit Mandrin.

Aussitôt la lumière d'une torche fut démasquée et se projeta sur ce dernier.

— Ah ça ! que se passe-t-il donc ici ? fit-il en enjambant la barricade.

— Capitaine, nous avons été attaqués. Le lieutenant Perrinet a fait évacuer la première grotte, et la troupe est enfermée dans la seconde ; la montagne est cernée.

— Oui-da !

En même temps quelques coups de feu retentirent comme pour confirmer le dire de la sentinelle.

— Je vais voir ça, dit Mandrin. Appelle nos hommes restés à l'entrée et dis-leur de nous suivre.

## XXIII

### CE QUE VIT LA FEMME MAGÈS

La seconde grotte de la baume, où s'était réfugié le gros de la bande, avait plusieurs issues dans la montagne ; elle servait d'arsenal ; la troisième n'était qu'une dépendance de la seconde et ne communiquait qu'avec elle.

L'attaque de la maréchaussée et des milices de Largentière, opérée sur deux points à la fois, avait échoué d'un côté, comme nous l'avons vu, au moment où, par surprise, elle allait réussir du côté opposé.

Tout d'abord, l'évacuation de la première grotte s'était faite dans une sorte de panique. Les lieutenants avaient cru le capitaine vaincu et pris. En réalité il avait la retraite coupée. Mais ses ennemis l'ignoraient. Ils ne le savaient pas au-dessous d'eux et, n'osant s'engager dans les galeries qui relient la première grotte à la sui-

vante, ils s'étaient retirés pour attaquer cette dernière par une autre issue.

Au moment où il rejoignait ses lieutenants :

— Mes amis, dit-il, nous venons d'écraser une colonne de fusiliers qui gravissaient la pente orientale de la montagne. De ce côté nos ennemis sont morts, blessés ou en déroute. Nous aurons raison des autres ; tenez bon jusqu'à ce qu'ils aient appris le désastre de leurs compagnons d'armes.

Cette allocution fut, comme d'habitude, accueillie par des hurras enthousiastes, et la fusillade dont les balles venaient s'aplatir contre les parois de la grotte cessa d'intimider les assiégés.

Mais bientôt, à la fumée de la poudre, se mêla l'odeur âcre des fagots de bois vert et des herbes humides.

On s'entre-regarda.

Les coups de feu devenaient de plus en plus rares.

L'ennemi usait d'un stratagème de chasse employé d'ordinaire contre les renards.

Mandrin parut perplexe ; puis, se penchant à l'oreille de Perrinet, il lui donna des ordres.

— Nous ne sommes pas les plus forts, lui dit-il. La première grotte est perdue, la seconde va devenir inhabitable. Nous allons partir ; mais auparavant ne laissons rien derrière nous.

« Tu m'as compris ? »

— Oui, capitaine.

Et Perrinet, bientôt suivi d'une douzaine de brigands, s'élança dans la troisième grotte.

Dans cette dernière, la femme Magès venait d'arriver, affolée de peur, après avoir longtemps erré à l'aventure dans un dédale de galeries obscures.

Pour y pénétrer elle n'avait eu qu'à soulever une épaisse tenture ; mais l'étonnant spectacle qui s'offrit à ses regards pendant un moment avait cloué ses pieds au seuil...

Cette caverne, immense rotonde, si élevée que malgré les torches et les lampes prodiguées on n'en pouvait apercevoir la voûte, était, si l'on peut dire, le paradis souterrain de la bande, sa salle de banquets et d'orgies.

Comme la première s'appelait le *magasin*, la seconde l'*arsenal*, la troisième se nommait les *délices*.

De riches tentures volées dans les châteaux et les couvents des environs, des tapis, des lits, des tables, des sièges de différents genres de même provenance en paraient la sombre nudité et en meublaient confortablement l'espace immense.

Sur un divan central éclairé par un lustre de cristal de roche, et orné à son centre d'un buisson de jasmins et de roses, se groupaient les sultanes et les odalisques d'un véritable sérail. Ces filles pour la plupart très jolies, vêtues de satin, de brocart et de velours, avaient séché leurs larmes et essuyé leur pudeur sous les satisfactions de la coquetterie et les baisers du vice.

En prévision d'un long séjour à la baume, Mandrin avait collectionné des beautés de toutes provenances : les unes avaient été ravies aux lieux les plus respectables, honnêtes chaumières, monastères pieux ; d'autres, enlevées aux maisons mal famées ou aux prisons.

La violence et l'orgie les avaient résignées à leur dégradante captivité, comme il arrivait aux malheureuses qu'enlevaient sur les côtes de la Méditerranée les corsaires barbaresques.

Dans la salle, comme dans un immense bazar, des buffets et des tables chargés de vins et de friandises, des lits bas recouverts de tapis d'Orient, des vases remplis de fleurs ou de plantes aux magnifiques feuillages, des jets d'eau parfumée, dont des lampes disposées avec art brillantèrent le cristal et les perles, mille objets précieux charmaient ou distrayaient les yeux des belles esclaves.

Au moment où la Magès y pénétra, le silence de la paix régnait encore dans cette partie de la baume de Viviers.

Lasses de plaisirs, et à demi engourdies, les femmes, dans les attitudes nonchalantes et capricieuses du sérail, sommeillaient ou habillaient doucement entre elles.

La Magès s'enhardit peu à peu, s'avança et se glissa derrière un meuble, d'où elle espérait voir sans être vue.

L'étrangeté du lieu, autant que ses richesses accumulées, l'intimidait.

Volontiers elle se fût aussi étendue sur des coussins et reposée au doux bruit des eaux retombant dans leurs vasques de verre ou de cristal, mais le sentiment du danger imminent ne l'abandonnait pas.

Tout à coup une légion de démons sur dix points différents envahit cet éden.

# LE CAPITAINE MANDRIN

GRAND RÉCIT D'AVENTURES HISTORIQUES ET DRAMATIQUES

Par Jules de GRANDPRÉ, avec splendides illustrations



AVENTURES et EXPLOITS du CAPITAINE MANDRIN

LE CAPITAINE

# MANDRIN

GRAND RÉCIT D'AVENTURES HISTORIQUES ET DRAMATIQUES

Par Jules de GRANDPRÉ

*Mandrin n'est pas un malfaiteur vulgaire. C'est un homme de proie, un brigand, mais de large envergure; rien de mesquin ni de lâche chez lui; il pille, mais n'escroque pas; il n'assassine point, il se bat.*

*Jeune, beau, aventureux et intelligent, il a tout pour lui; il est sympathique, brave, généreux! Il combat et ruine ce que le peuple hait, et partout le peuple est son ami. « Guerre aux châteaux, paix aux chaumières!... A bas la douane, l'octroi, la gabelle! A bas les impôts qui écrasent les pauvres gens!... » Telle est sa devise.*

*C'est un homme historique; on ne fera jamais l'histoire des abus de l'ancien régime sans parler de Mandrin.*

*Brigand en 1755, il eût été en 89 un révolutionnaire.*

*Avant de biffer les lois iniques, il faut briser leurs instruments. Le contrebandier Mandrin fut le plus grand des briseurs de barrières. Il fut un homme nécessaire, son brigandage naquit des abus de son temps.*

*Quand les impôts sont excessifs, que la misère est extrême, la police est sans autorité, sans force, et le brigandage fleurit!*

*A la tête de ses deux cents cavaliers, il apporte des ballots de contrebande et ne rançonne que les commis; ses quatre grandes expéditions durent plus d'une année à travers la Franche-Comté, le Dauphiné, le Lyonnais, le Bourbonnais, l'Auvergne, dix-neuf départements, vingt-sept villes dont il s'empare, où il délivre les détenus et vend sa contrebande.*

*Pour le vaincre il fallut former un camp devant Valence et envoyer 2,000 hommes. On ne le prit que par trahison, et encore aujourd'hui des familles s'honorent de sa parenté et disent qu'il fut un libérateur!*

*Nulle existence n'est plus romanesque et plus dramatique que celle de ce brigand légendaire. Aucun récit n'est plus intéressant, plus empoignant que celui de la vie du grand contrebandier : le Capitaine Mandrin.*

L'Ouvrage est illustré de splendides gravures inédites, en grand format

<b>5 centimes</b> LA LIVRAISON 2 le mardi et 2 le vendredi	TOUTES LES LIVRAISONS SUIVANTES SERONT A 5 CENTIMES ET ILLUSTRÉES DE BELLES GRAVURES A. FAYARD, éditeur, 78, boulev. Saint-Michel, Paris	<b>25 centimes</b> LA SÉRIE Une tous les 10 jours
------------------------------------------------------------------	------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	---------------------------------------------------------

Cet ouvrage illustré à 5 cent. la livraison et à 25 cent. la série atteint les dernières limites de la lecture à bon marché.

Pour les frais d'affranchissement par poste, ajouter 10 centimes par série, c'est-à-dire envoyer autant de fois 35 centimes qu'on désire de séries, à M. FAYARD, éditeur, 78, boulev. St-Michel, Paris.

Pour recevoir quatre séries, adresser 1 fr. 40 en timbres ou mandat-poste. — Pour recevoir 10 séries, adresser 3 fr. 50 et renouveler l'envoi pour recevoir la suite.